

trouble où une pareille catastrophe l'avait jeté, ni l'opportunité, ni le motif d'une telle invitation, et laisse échapper, par un premier mouvement, cette répartie qui excite le rire involontaire de ses voisins, au milieu même de leurs pleurs et de leurs sanglots : " Oh ! je t'en dirais *Te Deum* ! " Dans cette sour, c'était la nature qui parlait de la sorte, comme le Sauveur la fit parler en lui au jardin des Oliviers, lorsqu'il voulut sanctifier nos faiblesses naturelles et nous mériter la grâce d'en triompher. Aussi, la foi reprenant incontinent ses droits dans l'esprit et le cœur de cette jeune fille, elle tombe elle-même à genoux, s'unit à ses compagnes et bûit avec elles le Seigneur. Enfin, lorsque le cantique d'action de grâces fut achevé, Mme d'Youville, en se relevant, dit à ses filles ces paroles remarquables : " Mes enfants, ayez bon courage, désormais la maison ne brûlera plus " : promesse que l'expérience a vérifiée jusqu'à ce jour, comme nous le raconterons dans la suite.

Avant ainsi offert son sacrifice à Dieu avec toute la générosité dont sa grande âme était capable, Mme d'Youville, qui se voyait environnée de cent dix-huit personnes privées de tout aïe, songea au moyen de les loger pour passer la nuit qui approchait. Après en avoir délibéré avec ses sœurs, il fut résolu qu'elles se retireraient avec leurs pauvres et les enfants trouvés sur leurs terres de la pointe Saint-Charles, et qu'on y logerait dans les granges et dans la maison. Mais comme elles étaient sur le point de se mettre en marche, M. Montgolfier arriva. Personne ne sentait plus vivement que ce digne supérieur ce que leur situation avait de pénible et d'inconvenant selon la nature, et déjà il s'était empressé de leur procurer un logement. Il dissuada donc Mme d'Youville du dessin qu'elle avait formé et l'invita à se retirer avec ses compagnes et tous ses pauvres chez les religieux de l'Hôtel-Dieu, où tout était préparé pour les recevoir. Si un autre que M. Montgolfier lui eût fait cette proposition, elle l'eût constamment refusé, parce qu'elle ne voulait pas de n'être à charge à personne. Mais un vrai fils d'obéissance, elle céda de telle sorte à la voix de son supérieur, qu'elle ne se permit pas la plus légère rébellion, malgré la violence que sa grand-dame se l'obliga de se faire alors à elle-même. Immédiatement après, toutes se mirent donc en marche pour l'Hôtel-Dieu, avec les pauvres et les enfants trouvés, précédés par un ecclésiastique de Saint-Sulpice, M. Pellissier de Fêgoude, leur confesseur. Le spectacle de cette troupe éplorée excita la compassion de toutes les âmes sensibles, jusque-là que M. Feltz, médecin allemand, qui donnait ses soins à l'hôpital, venant à les rencontrer dans la rue, ne put retenir ses larmes ni s'empêcher de déplorer tout haut leur malheur. Il était huit heures du soir lorsqu'elles arrivèrent à l'Hôtel-Dieu. Elles y furent accueillies avec tous les témoignages de la charité la plus sincère par les religieux de Saint-Joseph, qui logèrent les sœurs, pour cette nuit, dans l'infirmerie, et les pauvres dans la salle Royale.

Cependant, après avoir éprouvé tant de vives émotions et tant de fatigues dans le jour, Mme d'Youville et ses compagnes furent encore en proie pendant cette nuit aux plus grandes alarmes, par l'explosion soudaine de plusieurs barils de poudre qui remplirent toute la ville d'épouvante. Déjà pendant l'incendie elles avaient eu sous les yeux les lamentables effets de pareils accidents. " Il est parti dans cet incendie au moins vingt barils de poudre, écrivait Mme d'Youville. Le pauvre M. Limona hère, marguillier en charge, allait par le jardin, sous mes yeux, pour porter ce qui était à l'église. Il entra dans la petite rue qui y conduit, lorsque les poudres d'une maison voisine partirent. Il a vécu encore onze heures avec une pleine connaissance. La pauvre Labrosse, sœur de M. Lacoste, a été brûlée sur le pas de leur porte. Plusieurs personnes ont été blessées. Mais la nuit suivante, les vœux de M. Lesperance venant à craver, il en partit cinq, les unes après les autres. Nous crûmes que c'était notre dernière heure ; et je regarde comme un coup du ciel que toute la ville n'ait pas péri. "

Le lendemain d'une journée et d'une nuit remplis de tant d'alarmes étant enfin venu, Mme d'Youville et toutes ses filles s'empressèrent d'aller chercher au pied des autels quelque consolation, et surtout de participer au pain des forts, en s'unissant au Sauveur dans l'adorable sacrement de l'Eucharistie. Jamais elles n'avaient éprouvé tant de douceurs qu'elles en ressentirent dans cette circonstance, comme si leur divin époux eût voulu les redonner par lui-même des sacrifices de la veille, et leur faire comprendre qu'il voulait lui seul leur lieu de tout. Car elles étaient réduites à un tel dénûment des choses les plus nécessaires, qu'au moment de la communion il ne se trouva parmi elles qu'un seul de leurs couvre-chefs, qui leur tenaient lieu de voile, et dont elles ont coutume de se servir alors. C'était le seul qui eût été sauvé de l'incendie, en sorte qu'elles furent obligées de se le faire passer successivement. " Cet incendie nous réduisit à une grande pauvreté, " écrivait Mme d'Youville à M. Cousturier. " Dieu a ses desseins ; je les adore et me soumetts à sa volonté. C'est ce que nous avons tâche toutes de faire de notre mieux. " Elle perdit en effet pour trente-un mille francs de mobilier, et le ravage fait aux bâtiments fut estimé soixante mille.

Ces pertes et celles de ses papiers, dont nous avons parlé, ne diminuèrent en rien l'ardeur de sa charité pour les malheureux, ni la vivacité de sa confiance en la divine Providence, qui sembla, au contraire, avoir pris en elle plus de force et d'étendue depuis ces accidents. Parmi le petit nombre d'objets qu'on sauva de l'incendie, elle fut ravie de retrouver le tableau du Père éternel qu'elle avait fait peindre autrefois, et qui, en lui rappelant l'occasion de sa vocation au service des malheureux, fut pour elle comme un gage des bénédictions que ce Père des miséricordes et ce Dieu de toute consolation devait verser encore sur elle, sur ses filles et sur ses œuvres. C'était M. de Fêgoude, dont on a parlé, qui, au moment de l'incendie, aidé par une des sœurs, avait soustrait aux flammes ce tableau, qu'il savait être si cher à Mme d'Youville. Elle ne fut pas moins consolée de retrouver au milieu des débris et des ruines de la maison cette petite statue de la très sainte Vierge devant laquelle elle et ses compagnes s'étaient vouées au service des pauvres en 1738. Ce qu'il y eut même de très remarquable dans le recouvrement de cette statue de cuivre, ce fut que le piédestal sur lequel elle reposait, et qui était aussi de même matière, s'étant fondu dans l'incendie, la statue cependant fut retrouvée entière et intacte ; circonstance qui, en réjouissant la tendre pitié de Mme d'Youville pour Marie, la remplit d'une nouvelle confiance en sa maternelle protection. Plaine de cette confiance vive, elle écrivait peu de jours après l'incendie : " Nous espérons que la Providence, qui nous a toujours si bien soutenus, continuera de nous assister. Les dames de l'Hôtel-Dieu nous ont donné asile chez elles, non seulement pour nous, mais pour tous nos pauvres et nos dames pensionnaires, qui toutes ont perdu beaucoup. Nous sommes toutes, sœurs, pensionnaires et pauvres, dans la salle Royale. La charité des fidèles nous y nourrit, surtout celles des messieurs du séminaire de Saint-Sulpice. "

Dieu ne tarda pas à montrer par lui-même combien cette grande confiance en sa bonté lui était agréable. Après l'incendie, les sœurs avaient trouvé sous leurs débris et dans leur cave une barrique de vin qui était vide aux deux tiers. Elles furent d'abord agréablement surprises de reconnaître que ce vin se fût conservé sans altération, et que même, quoiqu'il fût auparavant d'une qualité très commune, il eût comme changé d'espèce et fût devenu excellent après l'incendie. Mais ce qui les surprit au delà de tout ce qu'on peut dire, et leur fit admirer avec raison les attentions de la divine Providence, c'est que ce tiers de barrique qui devait être épuisé en peu de jours, en regard à la quantité qu'elles en tiraient pour leurs besoins, ne finit que lorsqu'elles quittèrent l'Hôtel-Dieu. La sœur chargée du soin de la dépense ayant bientôt remarqué que ce vin touchait à sa fin et ne coulait plus que de la grossur d'une paille, en avertit Mme d'Youville, comme pour lui demander si elle devait s'en procurer d'ailleurs. " Tenez toujours, lui répondit Mme d'Youville, et ne vous laissez pas de tirer. " Elle continua en effet, et le vin coula toujours de la sorte l'espace de deux mois et demi, c'est-à-dire depuis les derniers jours de septembre jusqu'au commencement du mois de décembre, qu'elles rentrèrent dans leur maison. Ce trait, quelque merveilleux qu'il puisse paraître, ne doit rien avoir de suspect dans la vie de Mme d'Youville, suscitée visiblement pour faire éclater les soins de la divine Providence sur les malheureux. Si Dieu, pour récompenser la foi de la veuve de Sarapta, qui avait assisté l'un de ses prophètes, n'a pas jugé indigne de sa puissance de multiplier le pain d'huile et de farine qui restait à cette pauvre femme, trouverait-on invraisemblable que, dans la circonstance dont nous parlons, il ait opéré un prodige à peu près semblable en faveur de ces généreuses mères des pauvres, toutes dévouées au soulagement des membres les plus délaissés de son propre Fils ? Du moins, le fait a passé constamment pour miraculeux, au jugement de toutes les sœurs, et c'est le témoignage qu'en ont rendu, après la mort de Mme d'Youville, les plus anciennes de ses compagnes.

Cependant, des cent dix-neuf personnes qui avaient quitté l'hôpital général au moment de l'incendie, quatre s'étaient retirées en ville et cent quinze étaient logées à l'Hôtel-Dieu. Comme ce nombre était trop considérable pour le lieu qu'elles occupaient, les sœurs de la congrégation de Notre-Dame offrirent à Mme d'Youville d'en loger une partie dans leur maison ; M. Deschambault et M. Lenoigne lui firent de leur côté de semblables offres. Mais elle refusa de les accepter, craignant que cette charité ne leur devint trop onéreuse, et proposa à M. Montgolfier de réaliser alors, à l'égard d'une partie des hommes invalides, le premier dessin qu'elle avait d'abord formé pour tous en général, ce qu'il approuva. En conséquence elle en plaça une partie à la pointe Saint-Charles. " Nous sommes dans la salle Royale de l'Hôtel-Dieu avec nos pensionnaires, " écrivait-elle le 15 juin ; nous y occupons le rez-de-chaussée, les femmes pauvres sont en haut, " une partie des hommes est dans la salle des malades, une partie à la pointe Saint-Charles, " et le reste à notre brasserie, qui n'a point brûlé. " Nous avons commencé cette année à avoir beaucoup d'ouvrage, et j'espère que la Providence nous fera trouver le moyen de nous réhabiliter. "

ANNEE MISERICORDIEUSE

DE

# SAINT JOSEPH

CONTENANT POUR TOUTS LES JOURS DE CHAQUE MOIS UN TRAIT DE LA PUISSANCE ET DE LA BONTÉ DE CE GRAND SAINT

PAR

Le R. P. HUGUET, S. M.

1 vol. in-12 de XVII-510 pages..... Prix franco : 63 cts

FAVEURS OBTENUES LE 19 MARS.

Dans le département de l'Aisne, une jeune fille, nommée Blanche, était née le 19 mars 1812, et c'est encore le 19 mars de l'année dernière qu'elle a eu le bonheur de quitter l'exil, ainsi qu'elle l'avait annoncé. Pendant les trente ans qu'elle a vécu, elle a été un modèle d'innocence, de modestie, de piété.—Depuis quinze ans, les médecins avaient déclaré Blanche poitrinaire et ne donnaient aucun espoir de guérison. Au mois de mars, sa faiblesse devenant extrême, elle comprit que sa fin approchait. Alors elle ne songea plus qu'à se préparer à bien mourir. Elle ne cessait de répéter : Le 19, j'irai fêter saint Joseph au ciel ! Le 10, elle demanda à être administrée. La fréquente communion, qui avait fait ses délices toute sa vie, venait encore la fortifier plusieurs fois par semaine.—A mesure que le 19 approchait, elle manifesta un grand désir de mourir. La veille, elle demanda : " Est-ce la fête de saint Joseph, aujourd'hui ? " Sur la réponse négative, elle s'écria : " Oh ! que c'est long ! "—Le 19 au matin, elle dit : " Voilà le grand jour, tout se décidera. "—A dix heures, elle s'écria : " Vite, vite, voici saint Joseph qui vient me chercher ; il faut que j'aille au-devant de lui ! "—Sa figure devint radieuse comme celle d'une personne favorisée d'une vision céleste. Ensuite, elle ferma doucement les yeux. Un moment après, elle prononça deux fois, bien distinctement : " Jésus, Marie, Joseph, ayez pitié de ma pauvre mère ! " Elle continua à remuer les lèvres, ce qui faisait penser qu'elle priait encore. Enfin, elle poussa un léger soupir : c'était le dernier. Il est resté sur sa physionomie une expression d'ineffable bonheur qui a charmé les nombreuses personnes qui sont venues la visiter pendant les deux jours qu'elle a été exposée. Tout le monde dit : " Elle est au Ciel, près de saint Joseph ! "

FAVEURS OBTENUES LE MERCREDI.

La congrégation des religieuses du Bon-Pasteur, fondée à Angers il y a cinquante ans, est répandue dans toutes les parties du monde. Elle a pour but la conversion des femmes de mauvaise vie, la préservation de celles qui courent des dangers au milieu du monde et la persévérance des converties. Son patron spécial est saint Joseph, qu'elle honore de mille manières et invoque dans toutes les nécessités avec une grande confiance. Grandes et innombrables aussi sont les grâces obtenues de Dieu par son intercession.

On écrivait du monastère de Waterford : Depuis le moment où nous sommes arrivés ici, saint Joseph s'est montré notre puissant Protecteur. Pour le remercier des nombreuses faveurs qu'il nous accorde, nous faisons brûler chaque mercredi une lampe devant son autel.

" Il y a peu de temps, était arrivée l'échéance d'un paiement considérable, et il n'y avait pas un sou dans notre caisse pour payer le créancier. La Supérieure était bien tourmentée. La cloche du dîner sonnait. Alors avant de se rendre au réfectoire, elle alla à l'église, mit un cierge devant la statue du saint Patriarche, et lui dit : " Mon cher Saint, envoyez-nous, je vous en supplie, la somme dont nous avons besoin. "

" Vers la fin du repas, se présenta au parloir une dame qui n'était jamais venue dans notre couvent, et qui dit à la portière qu'elle désirait visiter le local, mais voulait auparavant parler à la Mère-Supérieure. La Supérieure alla au parloir ; la dame, avant de lui faire les salutations d'usage, lui mit dans les mains la somme dont elle avait besoin, ni plus ni moins. Notre joie et notre reconnaissance peuvent se concevoir plutôt que s'exprimer. Il ne se passe, pour ainsi dire, pas de mercredi où nous n'ayons à remercier saint Joseph pour quelques faveurs obtenues. "

Dans la maison de Saumur se trouve un tableau représentant la Sainte-Famille. Trois fois il fut mis en loterie au profit du Bon-Pasteur, trois fois le sort le laissa à la maison même. C'est pourquoi ce tableau est très cher aux Sœurs, et devant lui, toutes les religieuses prient avec une grande ferveur.

HEUREUX ACCIDENT OBTENU PAR L'INTERCESSION DE SAINT JOSEPH.

Voici un nouveau trait de la protection de saint Joseph, arrivé depuis peu de temps, et que nous tenons d'une source très sûre. Nous pourrions nommer les lieux et les personnes ; on comprendra facilement que nous ne le fassions pas.

Dans la petite ville de N..., une personne pieuse s'occupait, dans une pharmacie, à faire des remèdes pour les pauvres malades qui manquaient de ressources pour pouvoir s'en procurer ailleurs. Or, un jour, un jeune garçon se présente à elle, la priant de vouloir bien lui donner un remède pour sa mère dangereusement malade. Après avoir lu rapidement l'ordonnance du médecin, cette personne charitable, pleine de dévouement pour les malheureux, s'empresse de composer le médicament qui lui est demandé, et de le remettre à l'enfant, afin qu'il l'apporte sans retard à la malade. Mais, hélas ! quelque temps après que le jeune commissionnaire fut parti, elle s'aperçut qu'elle s'était trompée de remède et que la potion qu'elle avait préparée donnerait peut-être la mort à l'infortunée qui la prendrait. Aussitôt un tremblement nerveux agite tout son corps, une sueur froide couvre son front. Que faire ? Courir après l'enfant ? Mais elle ignore de quel côté il est allé. Ne sachant plus quel moyen prendre afin d'empêcher ce malheur, elle se jette aux pieds d'une statue de saint Joseph, placée dans une petite niche au milieu de la pharmacie, et, animée de la plus vive confiance : " Grand Saint, lui dit-elle, avec une voix pleine de larmes, venez à mon secours, faites, je vous en conjure, que la fiole se casse et qu'il n'en reste pas une seule goutte. " Quelques minutes après avoir adressé sa fervente supplication au chaste époux de Marie, au Consolateur des affligés, elle entend frapper à la porte, elle ouvre en frémissant ; il lui semble qu'on vient lui annoncer la fatale nouvelle qu'elle redoute tant. Mais, ô bonheur ! elle voit le jeune garçon tout confus, qui lui dit en pleurant : " J'ai eu le malheur de casser ma fiole qui contenait le remède que vous m'aviez donné, il n'en est pas resté une goutte. "

Il est plus facile de comprendre que d'exprimer quelle joie remplit le cœur de cette personne charitable en voyant avec quel amour et quelle complétude saint Joseph avait exaucé sa prière.

Nous sommes heureux d'offrir publiquement nos sincères remerciements à M. l'abbé Vincent Plinguet, vicaire-forain, curé de l'île Dupas, pour l'empressement qu'il a mis à nous fournir les informations que nous demandions dans la Préface du *Canada ecclésiastique*. Sous ce rapport, M. Plinguet est le premier sur la liste de nos collaborateurs. Nous espérons que ce bel exemple sera suivi. Que tous en fassent autant, et le *Canada ecclésiastique* sera, dès sa deuxième année, le plus intéressant et le plus complet recueil de statistiques religieuses en Amérique. Merci également à M. Plinguet pour ses bons conseils et ses critiques judicieuses qui seront certainement mises à profit.